

Présentation

Les journaux livrent aux chercheurs des données essentielles sur la vie culturelle, scientifique, économique ainsi que sur l'histoire matérielle, politique et sociale. Toutefois, la valeur esthétique de bon nombre des textes contenus dans la presse, parce qu'elle se déployait dans des formes discursives peu reconnues par les littéraires, est longtemps passée inaperçue. Alors que les trajectoires de certains écrivains du XIX^e siècle montrent bien que le journal fut un lieu de diffusion et de création privilégié, l'étude de la presse québécoise des XVIII^e et XIX^e siècle s'est souvent limitée à la collecte des textes pouvant constituer le corpus de la littérature nationale. S'il s'agissait alors surtout d'y repérer les formes canoniques (contes, romans, poésies) ou de retracer la carrière journalistique de quelques écrivains, l'histoire littéraire s'est tournée, depuis les années 1980 et 1990, vers la presse en tant qu'appareil de diffusion de la littérature afin de mieux saisir son rôle dans la constitution du champ littéraire. Ce travail a permis des avancées importantes en sociologie de la littérature mais aussi dans la redécouverte de corpus négligés ou méconnus.

Malgré ces avancées, ou en raison même de celles-ci, les journaux constituent encore une matière féconde pour approfondir notre connaissance de l'histoire littéraire québécoise. Les *a priori* des chercheurs sur le concept de « littérature » et la perception actuelle de la pratique journalistique ont souvent contribué à marginaliser l'étude de la presse et de la vie culturelle qui s'y manifeste avant la modernité littéraire. L'analyse des contenus des journaux bute contre l'hétérogénéité des sujets et des formes qui s'y inscrivent, et contre la nécessité de saisir des conditions d'énonciation souvent éloignées de celles que nous connaissons aujourd'hui. Depuis la fondation de la *Gazette de Québec* en 1764 jusqu'au tournant du XX^e siècle, des centaines de journaux ont vu le jour au Québec. Certains ont connu une existence éphémère, d'autres se sont imposés dans le paysage québécois. Mais quelle que fut leur longévité, ils sont aujourd'hui autant de pièces d'archives qui permettent d'étudier l'émergence de la littérature québécoise.

Objet polymorphe en constante évolution, la presse, à la fois espace et archive du littéraire au cours du XIX^e siècle, s'est imposée naturellement à nous comme sujet de réflexion. Nous proposons ici des articles qui témoignent, chacun à leur manière, de perspectives nouvelles pour l'étude d'un corpus encore peu exploité dans le domaine des études littéraires québécoises. L'approche privilégiée dans ce cahier vise à cerner les pratiques littéraires mises en œuvre dans la presse québécoise, non seulement à travers l'étude des formes reconnues du littéraire, mais également de celles qui se profilent en

marge de celui-ci. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la conception de la littérature n'est pas ce qu'elle deviendra par la suite, notamment avec les thèses de l'art pour l'art, l'affirmation d'un champ littéraire autonome et la segmentation des disciplines de recherche. Largement associée aujourd'hui à la fiction et à la poésie, la « littérature », selon *Le dictionnaire du Littéraire* de Aron, Saint-Jacques et Viala, désignait, jusqu'à l'émergence d'un champ littéraire autonome, « l'ensemble des textes et, en un sens associé, les savoirs dont ils sont porteurs¹ ». Au-delà des seuls ouvrages présentant une visée esthétique, le terme englobe donc également, pour la période antérieure à l'autonomisation du littéraire, des pratiques discursives comme l'histoire, l'éloquence religieuse ou la prose politique qui ont depuis été rattachées à d'autres disciplines ou types discursifs.

Jusqu'à récemment, les critères utilisés pour juger de la valeur esthétique des textes ont fait en sorte que l'on connaît encore bien mal les différentes formes littéraires utilisées dans la presse. Une mise en contexte s'impose donc en ce qui a trait aux journaux québécois des XVIII^e et XIX^e siècles. D'abord, le lectorat des périodiques, si faible soit-il en nombre absolu pendant cette période, équivaut proportionnellement à celui des grandes capitales européennes. Il ne se borne d'ailleurs pas à la liste des abonnées ni aux tirages des journaux, qui nous sont, par ailleurs, souvent inconnus. Le journal passe facilement de main en main, peut être lu en famille à haute voix ou dans les cabinets de lecture qui en possèdent des exemplaires reliés. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les souscripteurs peuvent apporter, au terme d'un volume, les différentes livraisons d'un journal et les faire relier comme un livre chez les libraires et imprimeurs qui offrent ce service. C'est sous cette forme que les journaux se retrouvent ensuite sur les rayons d'une bibliothèque où ils peuvent être relus, prêtés et ainsi servir de source d'inspiration. Ils deviennent, au même titre que les livres importés d'Europe ou plus tard imprimés au pays, des objets de grande valeur dans la bibliothèque « idéale » du Canadien lettré.

Lieu de diffusion du savoir, la presse se conçoit également comme un espace de sociabilité qui rassemble une communauté de lettrés cherchant à former l'esprit critique de leurs contemporains. Nova Doyon s'intéresse ici plus particulièrement à la « forme littéraire de l'opinion publique » et au rôle structurant des périodiques dans la constitution du champ intellectuel québécois à cette époque. Au tournant du XIX^e siècle, si la presse ne vise pas d'abord à former des écrivains, elle demeure néanmoins un moyen plus accessible et plus économique de faire paraître des écrits que la publication sous forme de livre, ce qui n'est pas sans influencer les pratiques d'écriture. En effet, la diffusion immédiate que permet la presse et la nécessité de se plier aux

¹ Viala, Alain, « Littérature », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, *Le dictionnaire du Littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 335.

attentes des abonnés sous peine de disparaître — les abonnements demeurent longtemps la source première de revenu des éditeurs de journaux — influencent les sujets abordés et les prises de position. La *doxa* de l'époque contraint certains éditeurs de journaux à faire preuve d'inventivité pour transmettre leurs idées. À partir d'une lecture de l'*Abeille canadienne* (1818-1819), Dominique Plante dévoile, dans son article, un système de double langage instauré par l'éditeur Henry-Antoine Mézière pour diffuser dans sa revue des idées libérales ou républicaines alors que l'usage, au début du XIX^e siècle, force plutôt les éditeurs à se montrer respectueux envers les autorités civiles et religieuses, dont les tendances sont plus conservatrices.

L'utilisation des pseudonymes, qui est encore une pratique courante jusqu'au début du XX^e siècle, joue aussi un rôle important dans le rapport à l'écriture et soulève des enjeux particuliers dans l'analyse de l'invention et de la fiction. Le recours au pseudonyme permet la création de postures énonciatives qui dépassent le simple objectif d'occulter l'identité de l'auteur. Le format et la périodicité du journal induisent également un rapport particulier à la lecture et à l'écriture. La lettre au journal peut prendre les allures de la conversation en raison du dialogue qu'elle suscite d'une livraison à l'autre entre les correspondants et se rapproche graduellement de la forme du feuilleton. Genre référentiel par excellence, la lettre se transforme ainsi parfois, dans le contexte du journal, en fiction littéraire. Ce type d'infléchissement est analysé par Julie Roy dans le cadre d'une polémique mettant aux prises Adélaïde et l'Hermitte dans la *Gazette des Trois-Rivières* au printemps 1819.

À la fin du siècle, le marché de l'édition se transforme considérablement : les tirages de journaux augmentent, les journaux se spécialisent et les femmes deviennent les animatrices de chroniques mondaines et littéraires, parfois même les directrices de périodiques. Leur influence au tournant du XX^e siècle, notamment sur la formation du champ littéraire québécois, suscite de plus en plus d'intérêt. Lise Beaudoin qui étudie le *Journal de Françoise*, rédigé et dirigé par Robertine Barry entre 1903 et 1909, témoigne ici de la complexité de l'analyse lorsqu'il s'agit de s'attaquer à l'étude d'un périodique dans son entier, complexité qui relève tant de la facture éclatée du journal que des multiples formes et sujets abordés. En dépit de cet éclatement apparent, cet article nous convie à envisager le *Journal de Françoise* comme une œuvre à part entière et un espace de sociabilité important dans le développement de la vie littéraire et culturelle du début du XX^e siècle.

Ce cahier, consacré à la presse comme archive du littéraire, est le résultat d'un travail commun de réflexion réalisé dans le cadre de notre participation à l'Initiative Interuniversitaire de recherche sur les manuscrits et les archives

littéraires (IRMA) à titre de jeunes chercheurs. Regroupant des collaborateurs ayant pour principal matériau de recherche l'archive québécoise, IRMA a pour objectif « d'évaluer l'état de la recherche en archives dans les études sur la littérature québécoise; de définir plus précisément la notion de "patrimoine littéraire" et de décrire ce qui [...] paraît ressortir du patrimoine littéraire québécois; d'analyser les défis de nature conceptuelle et méthodologique qui sont liés au travail sur le manuscrit et l'archive littéraire; [...] de développer, grâce à une réflexion commune sur [les] méthodes, des stratégies de recherche propres à permettre une intégration plus féconde des travaux en archives dans l'ensemble des études littéraires au Québec »². Touchant à la fois la génétique littéraire, l'édition critique, les études textologiques et l'histoire culturelle, les travaux des chercheurs associés au projet IRMA ont pour objectif commun de contribuer à la mise en valeur du patrimoine archivistique québécois, de permettre un rapprochement entre les chercheurs et les professionnels de la conservation et de mieux former les étudiants appelés à travailler en archives.

Profitant de l'espace ainsi offert, nous avons senti le besoin de nous impliquer davantage en mettant sur pied une tribune où les jeunes chercheurs en études québécoises qui côtoient les manuscrits et les archives littéraires pourraient diffuser leurs travaux et trouver un espace de partage et de réflexion. Après quelques rencontres enthousiastes, le projet ARCHIBALD recevait l'accueil bienveillant d'IRMA. En plus des articles de fond sur un thème particulier, le groupe souhaitait proposer des chroniques plus générales concernant le travail de terrain, les lieux de conservation et les fonds d'archives, les nouvelles technologies, la recherche actuelle, les sites Internet traitant de l'archive ainsi que des suggestions de lectures. À la fin de ce cahier, le lecteur trouvera donc quelques chroniques rappelant l'origine de ce projet qui, nous l'espérons, pourra susciter quelques vocations et ainsi connaître une suite. Benoît Moncion présente la collection des imprimeurs Neilson des Archives nationales du Canada. Nathalie Ducharme nous fait part de ses commentaires sur deux sites contenant des bases de données fort utiles pour les chercheurs travaillant avec l'archive : Archives Canada et le Réseau de Diffusion des Archives du Québec. Enfin, Julie Roy nous fait connaître le projet de recherche concertée sur l'histoire du livre et de l'imprimé au Canada dont le premier tome d'une série de trois ouvrages de référence sur le sujet est paru à l'automne 2004 et dont le second est paru à l'automne 2005.

Nous tenons à remercier le projet IRMA pour son soutien logistique et financier et son appui, ainsi que le CRILCQ qui accueille ce cahier dans lequel nous avons mis énergie et passion.

² Site de l'Initiative interuniversitaire de recherche sur les manuscrits et les archives littéraires (IRMA), <http://www.unites.ugam.ca/irma/description.html>. Site consulté le 2 juillet 2005.

Bonne lecture.

L'équipe Archibald

Nova Doyon (doctorante en études littéraires, UQAM)

Nathalie Ducharme (doctorante en études littéraires, UQAM)

Benoît Moncion (étudiant à la maîtrise en études littéraires, UQAM)

Dominique Plante (étudiant à la maîtrise en études littéraires, UQAM)

Julie Roy (post-doctorante à la Bibliothèque nationale du Québec)